

Nouvelles du facteur temps

«L'air de riens» est bourré de personnages qui bataillent avec le temps, le meublent ou tentent de le rattraper. Ils perdent. Souvent. Forcément.

MONIQUE JOUVANCY fait une première livraison de ses nouvelles (1). On y croise des êtres étranges qui prennent mal la mesure du temps, trimbalent des morceaux d'enfance loin dans leur vie ou se trouvent dans leur vieillesse, comme face à un gouffre. Désemparés.

De ces êtres curieux qui échappent au poids des ans, et dont on ne saura jamais s'ils sont totalement demeurés ou parfaitement sincères. Ils déroutent. Dérangent. Quand ils se cassent la figure.

Cette femme qui peint est comme ça. Avant, elle faisait de la peinture sur soie, encore avant de la poterie...Le premier doute apparaît à ce détour de la conversation : s'il ne reste que quatre des six beaux mazagrans d'un «violet foncé», dont elle était si fière, c'est parce que «Vincent qui ne casse jamais rien en a échappé deux en voulant les installer tout en haut du vaissellier».

«Le grand vase asymétrique d'un jaune...culotté!», dont elle a fait cadeau à sa meilleure amie, n'a pas eu plus de succès. Il s'est retrouvé «dans la chambre d'amis, c'est tout elle!». Le tout très gentiment dit. Sans arrière-pensée.

Deux personnages en ont profité pour se glisser dans son histoire. Comme par hasard. Ils ne sont jamais là, toujours ailleurs ou pas disponibles. Mais omniprésents. Tout va se jouer entre eux. La femme, le mari et la meilleure amie. Elle ne voit rien venir. Nous si.

Quand le plancher lâche, il lâche pour tous les trois en même temps. On n'est même pas sûr qu'elle ait tout compris.

Innocente?

Voilà une question que l'on se pose souvent dans ce recueil. Pas au début ou pas de cette manière. Quand on rencontre des enfants affamés de tendresse qui se lovent et se réchauffent le coeur dans les replis de la chair abondante, adulte, maternante d'une clocharde.

A ce moment-là, on pense à tout autre chose : au fait que cette tendresse affole les voyous du quartier, par exemple, et les braves gens qui n'ont jamais assez de temps pour faire de vrais parents.

La faute à qui?

On ne se la pose pas non plus, cette question d'innocence, quand ensuite, on nous présente un type épatant pour qui «le bégaiement quand j'écris ça va». C'est vrai. Tout va bien. Ça se termine au mieux cette histoire. C'est clair. C'est après que tout change. On ne peut plus l'éviter.

Parce que «l'air de riens» est un recueil bien tout exprès pour être lu de la première à la dernière page. Plus que pour être picoré, comme souvent avec les nouvelles.

L'ambiance se gâte un peu avec l'histoire de la peintresse de fin d'après-midi. Rien de bien méchant. Il reste encore de quoi rire et se rassurer, mais quand on arrive «sur le banc en face d'elle», c'est fini. La gravité s'impose.

Ensuite vont débouler des enfants bizarres et des secrets plus bizarres encore cachés dans les placards ; des mères qui perdent pied, pas par manque de temps ou d'attention, mais parce que tout leur file entre les mains ; une femme qui s'offre un accident pour ne plus avoir à penser au temps qui passe, aux rides, à tout ce qui flétrit dans la vie.

La faute à qui tout ça? «Le sociologue définissait l'accident comme une sorte de recours, un lieu de résolution de problèmes inextricables».

C'est ici qu'arrive «Bérénice». Toute une vie en quelques pages. Beaucoup de ratages, de baffes, de dégringolades. Sans raison. Et une fin aussi dure que la plus féroce des résignations. Le tout accompagné de la phrase, du rythme, comme si Monique Jouvancy atteignait là exactement ce qu'elle cherche : une prose sonore et immédiate, riche en images : « Ça dure pas le doc mort me revoilà au hameau vite assemblée à un Gaston pas pire que d'autres mais je m'y faisais pas. Cette foutue vie collée à la glaise à arracher l'oeil au lapin du dimanche...».

L'innocence et le temps : «l'air de riens» balance entre les deux. L'innocence toujours suspecte et le temps qui fout le camp, qui passe.

Déjà la fin?

Non, deux ou trois petites fantaisies encore, dont une des plus réussies, «sous la lampe», où l'on voit un auteur écrivant, aux prises avec ses personnages qui font des caprices, se dérober, se font prier avant de se laisser couler dans le papier, couler dans le moule d'une histoire, vaincre. Des secrets de fabrique? Allez savoir...

Daniel MARTIN
MC Magazine, , mai 1996

(1) Monique Jouvancy a reçu pour ce recueil le prix de la nouvelle de Saint-Quentin.

«L'air de riens». Illustrations de Philippe Fontaine. HB Editions, 145 pages.